

8. Deux professeurs du Collège industriel témoignent : Auguste Piguet et Samuel Aubert

Aucun des deux n'était né lors du passage des Bourbakis. Néanmoins ils ont tellement entendu parler de cet événement par leurs prédécesseurs, que c'est un peu comme s'ils avaient assisté eux-mêmes à cette pathétique débâcle.

Le passage de l'armée Bourbakis à la Vallée, pour l'essentiel de la troupe, ne dura que du 1^{er} au 2 février 1871. Et pourtant ces quelques heures suffirent à marquer la population combière de manière durable. A tel point que plus tard de nombreuses plumes s'essayèrent à retranscrire l'ambiance de ces deux journées, comme aussi parfois d'analyser les raisons de cette retraite que nul de cette région ne put ignorer.

La littérature « Bourbaki » est donc riche. Elle figurera pour l'essentiel dans la plaquette que nous vous proposons. Dans le cadre de cette exposition nous avons sélectionné quelques pages de cette vaste documentation écrite qui témoigne d'un fait unique en son genre.

L'arrivée des Bourbakis à la Vallée de Joux

La plupart des maisons renferment des armes et munitions provenant de l'armée Bourbaki. Chassepots, pistolets d'arçon, cartouches et capsules tombaient parfois entre les mains des gosses. Leur bonheur était de tirer et de faire sauter les munitions sans précautions aucunes. On s'étonne qu'il ne soit pas arrivé malheur¹.

Un beau jour, un de nos camarades arriva à l'école muni d'une giberne pleine de capsules. Pendant la récréation la classe s'empressa de les aligner le long du cordon de taille qui sépare le préau de la route. L'un de nous, muni d'une hachette, les fit sauter l'une après l'autre. Quelle pétarade ! Mais au beau milieu de l'action, ne voilà-t-il pas le régent qui survient ! Les fautifs, au nombre desquels je comptais, passèrent le reste de la matinée à genoux sur des bûches le long des parois de la salle d'école !

A cause de ces munitions restées de l'armée Bourbaki, il faut longtemps dangereux de s'approcher d'un sinistre. Les munitions chipées à l'Armée de l'Est éclataient. On entendait un vrai feu de peloton.

Contre toute attente, le gros de la brigade Crémer, en retraite à peu de distance de nos frontières, se fourvoya (volontairement à mon sens), pour prendre le chemin de la Vallée. De 8 à 10 000 hommes fourbus et affamés y débouchèrent les 1^{er} et 2 février 1871. Rien n'était préparé pour les recevoir. Il n'y avait pas même de docteur. Tant bien que mal, la cohorte parvint à se caser dans les églises, les cures, les écoles et chez les particuliers. Le lendemain déjà, les Bourbakis valides franchissaient les cols pour gagner la plaine.

¹ p. 10

Ce bref séjour d'une fraction de l'Armée de l'Est frappa singulièrement notre population. Dans chaque famille, on se complaisait à raconter les incidents surprenants de ces inoubliables journées.

Nous autres gosses, nous déplorions d'être venus trop tard au monde pour assister à une tragédie de cette envergure. Il nous semblait voir déboucher des bois ces milliers d'hommes harassés. Nous assistions en pensée à leur désarmement par une crâne femme, les soldats étant absents. Nous contemplions à Tivoli, en imagination hélas, ces deux haies d'effets militaires et d'armements, ces montagnes de chassepots, de spencer, de pistolets d'arçon, de sabres, de gibernes ; ces rosses décharnées dévorant la queue de leurs congénères. Nous croyions les avoir sous les yeux, ces malades gisant sur la paille au temple du Sentier. L'odeur y était si nauséabonde qu'on hésitait à y pénétrer. Certain citoyen qui l'avait fait, se boucha aussitôt le nez en s'écriant, assurait-on :

- C'est ma foi, un avant-goût de l'enfer !²

Nous frémissions à l'évocation du défilé du lendemain sur la rive orientale du lac. La dysenterie sévissait parmi ces infortunés. Deux traînées brunes, quasi ininterrompues, des deux côtés de la piste, témoignaient de l'état des intestins des internés.

Grande fut la tentation pour nombre de gens de se procurer armes et munitions sans bourse délier. Certains se permirent d'en emmener de pleines charrettes. Une chanson satirique, longtemps demeurée populaire, rappelait le plus conséquent de ces larcins ; vingt, trente ans après le passage des Bourbakis, une pétarade ne manquait pas de se faire entendre en cas d'incendie d'une ferme. C'étaient des restes de munitions chipées en février 1971 qui sautaient.

Pas question chez nous de punir avec rigueur les infractions à la discipline militaire. A quoi bon prendre des peccadilles au tragique ? Les officiers en souriaient, fronçaient parfois les sourcils ou se permettaient une admonestation.

Avant de partir pour le Jura bernois, en janvier 1871, une escouade de miliciens se réunit au café chez Brinon. Ils y passèrent la nuit et n'apparurent pas au rendez-vous. L'un des plus alangués s'écriait en prose plus ou moins rimée :

- Paris a capitulé. Gambetta s'est enfui. Bourbaki s'est suicidé. Faiderbe s'est égaré. Vous n'avez plus besoin d'y aller !

Au point du jour une estafette vint enjoindre à la bande avinée de rejoindre immédiatement la troupe. Elle s'entendit répliquer :

- D'ici à un mois, on veut certainement s'y rendre !

Mais tout finit par s'arranger. Personne ne fut puni. On n'est pas en Prusse, que diable !³

² En patois, naturellement.

³ Auguste Piguet, La vie quotidienne et les coutumes d'autrefois à la Vallée de Joux, Monographie folklorique, Editions Le Pèlerin, 1999.

Souvenirs de jeunesse

Le 1^{er} février 1871, plusieurs milliers de soldats de l'armée française de l'Est, les Bourbakis, entrèrent à la Vallée par le chemin des Mines et furent désarmés à Tivoli où s'entassèrent des fusils, des cartouches, des sabres, etc. Bien des gens emportèrent et cachèrent chez eux de ces objets de guerre. Chez nous il y avait plusieurs fusils et une caisse de cartouches. Ainsi, étant enfant, l'envie me prit de tirer. Avec une douille vide, je confectionnai une sorte de canon miniature fixé sur un plot de bois comme affût. A la base de la douille, je perçai un trou, la lumière. Puis je remplis celle-ci avec de la poudre et des morceaux de plomb. Sur la lumière je répandis un peu de poudre et y ajoutai de l'amadou auquel je mis le feu. Le canon étant placé derrière la maison, je me retirai au néveau derrière. Au bout de quelques instants, l'amadou ayant allumé la poudre, une puissante sonnée annonça que le coup était parti. Je répétai cette action plusieurs fois. Mon père ne faisait pas d'objection à mes tirs, mais ma mère n'était pas d'accord et tressautait avec émotion quand elle entendait partir le coup. Ces cartouches ont disparu petit à petit et de ces reliques des Bourbakis ne subsistent que deux ou trois fusils et sabres⁴.

⁴ Samuel Aubert, Souvenirs de jeunesse, Le Pèlerin, 2011.



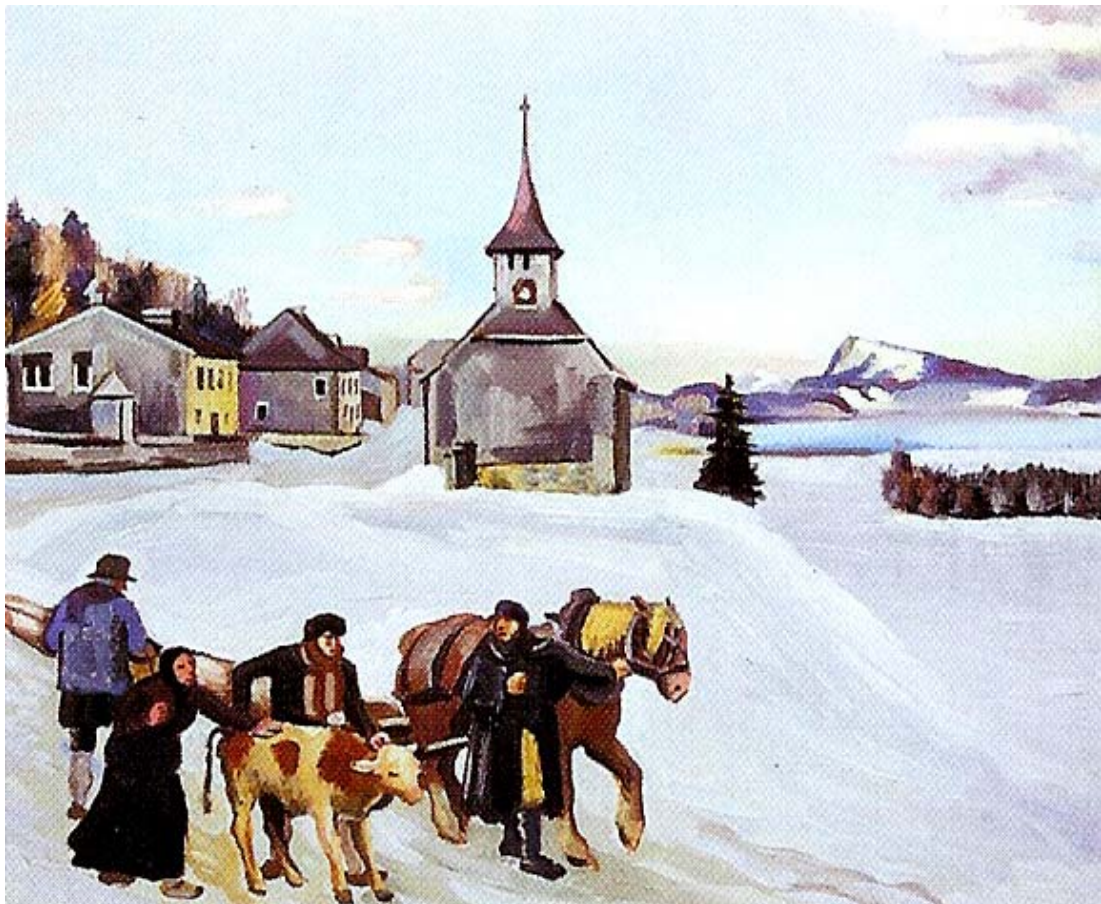
Samuel Aubert (1871-1955)



Chez Charles-Gustave, près du Solliat, image saisissante de l'ambiance qui avait pu prévaloir lors du passage des réfugiés.



Le Sentier tel qu'il se présentait lors du passage des Bourbakis. Rajoutez la neige et vous serez dans le vrai.



Une ambiance beaucoup plus proche de la vérité avec le peintre Henri Meylan.



Auguste Piguet (1874-1960)